



Albéric Bourgeois : *prendre les pilules amères avec un grain de sel gaulois*⁵⁴

Robert Aird

Lorsqu'on écrit sur Albéric Bourgeois, l'impression de s'attaquer à un monument rend notre plume nerveuse. Pourtant, force est d'admettre que peu le connaissent, le grand artiste ayant essentiellement fourbi ses armes dans l'éphémère actualité quotidienne des journaux à titre de chroniqueur humoristique, bédéiste et caricaturiste pendant cinquante ans. Il a produit « plus de 15 000 caricatures, pas moins de 2000 contes, quelque 3000 billets de circonstance et au moins 200 chansons⁵⁵. » Au cours des années 1920, il se fait aussi parolier et revuiste et écrira également un feuilleton humoristique à la radio dans les années 1930. La moitié du vingtième siècle québécois est couverte par son encre et son humour. On raconte que la première chose que les lecteurs lisaient était sa chronique hebdomadaire dans *La Presse* du samedi. C'est que Bourgeois reprend, à le mettant à sa sauce de grand conteur, le personnage de Baptiste Ladébauche, créé en 1878 par Hector Berthelot⁵⁶. Ses billets qui se succèdent de semaine en semaine au gré de l'actualité prennent la forme d'une grande fresque



⁵⁴ Citation de Baptiste Ladébauche, qui représente bien la philosophie d'Albéric Bourgeois, tirée de la chronique « En Roulant ma boule », dans *La Presse*, 24 juin 1950, p.55.

⁵⁵ Léon-A. Robidoux, *Albéric Bourgeois, caricaturiste*, Montréal, VLB éditeur, 1878, p. 9. Son ouvrage est la seule biographie portant sur Albéric Bourgeois, hormis le portrait dressé par Albert Laberge, en 1938.

⁵⁶ Voir notre chronique sur ce premier humoriste de métier canadien : <https://observatoiredehumour.org/wp-content/uploads/2025/01/SERIEUXrevuevol3no1202412decembrefinal.pdf>

historique. Une version forcément non orthodoxe, populaire, plaisante, délirante, dérisoire, fantaisiste et absurde qui nous change de l'histoire écrite par les vainqueurs⁵⁷.

En effet, l'œuvre de Bourgeois demeure foncièrement populaire. Son Baptiste est un homme du peuple s'adressant à la masse laborieuse, aux travailleurs, aux chômeurs qui tirent le diable par la queue. Quel humoriste ou caricaturiste peut se vanter d'avoir plus de cinquante ans de carrière? Albéric Bourgeois, c'est le Mick Jagger de l'humour au Québec! Mais il a eu le malheur d'exercer avant 1960, une période historique que l'on préfère souvent ignorer ou oublier, appelée la « grande noirceur ». Des historiens ont convenu de nuancer cette idée véhiculée par les révolutionnaires tranquilles. Bourgeois nous paraît comme un exemple éloquent des lueurs qui perçaient ce voile noir qui recouvrait les esprits. Il le faisait avec beaucoup d'esprit et d'humour. C'est pourquoi il serait injuste de ne lui consacrer qu'un seul article. Nous présenterons donc Albéric Bourgeois sur deux numéros. En premier lieu, nous abordons la vie personnelle de l'artiste, ses débuts comme bédéiste et nous terminerons avec ses chroniques hebdomadaires « En Roulant ma boule » dans le journal *La Presse*. Le second article traitera de ses caricatures et de ses créations en dehors du journal : la scène, le disque et la radio.

Vie personnelle

On dispose de peu d'informations sur l'enfance et la vie personnelle d'Albéric Bourgeois. Comme quoi les magazines à potins comme le *7 jours* peuvent avoir leur utilité. Il est né le 29 novembre 1876 à Montréal. Il est le fils d'un dénommé Pierre Levis Bourgeois et de Marie Gaudet. Son père était typographe de métier à l'emploi du journal *La Patrie*, comme si son fils était prédestiné à y travailler à son tour. Le paternel gagnait suffisamment bien sa vie pour permettre à sa progéniture de faire des études. Albéric était l'aîné de la famille, avec deux frères (Amédée et Eugène) et deux sœurs (Marie et Léona). Marie meurt en bas âge alors que son frère cadet trépassé avant même d'atteindre l'âge de vingt ans⁵⁸. Léona, avec laquelle il entretient une bonne relation, deviendra la sœur Mère St-Hermance, religieuse à la Maison Villa Maria. Le hasard fait de curieuses choses lorsqu'on pense que son prédécesseur, Hector Berthelot, à qui il empruntera son personnage de Ladébauche, avait lui aussi une sœur religieuse. En 1905, il épouse Fédora Casgrain, la sœur de son ami d'enfance, Roméo. Le couple aura une fille, le seul enfant de Bourgeois, mère Marie-de-Nazareth, prieure à Roxboro⁵⁹. Fédora meurt en 1928, âgée seulement de 42 ans. Bourgeois se remarie en 1931 avec Thérèse Papineau. Bref, avant les années 1960, on meurt tôt et on vénère Jésus.

Son biographe, Léon A. Robidoux, raconte qu'il n'était pas particulièrement bon élève, privilégiant l'école buissonnière et trainer avec les copains pour faire les quatre cents coups à la manière de *Quick et Flupke* d'Hergé. Il fréquente l'école primaire Montcalm, située sur le boulevard St-Michel, ainsi que Le Plateau, sur l'avenue Calixa-Lavallée. Adolescent, il fonde un petit théâtre, milieu auquel il restera attaché puisqu'il écrira des textes et des chansons

⁵⁷ J'ai d'ailleurs l'ambition de rédiger une anthologie pour justement donner vie à cette fresque historique. En quelque sorte, cet article pourrait constituer une ébauche d'une anthologie sur Ladébauche, ceci-dit sans mauvais jeu de mots.

⁵⁸ Voir Léon-A. Robidoux, p. 26. Mes recherches généalogiques ne m'ont pas permis de déterminer avec exactitude lequel de ses deux frères est mort avant d'atteindre la vingtaine.

⁵⁹ *La Presse*, 20 novembre 1962, p.26.

pour des revues et des comédies musicales, en plus de monter sur scène à l'occasion comme acteur et chansonnier.

Il fait ses humanités et suit des cours à la Société des Arts, reçoit des leçons de professeurs privés et surtout, fréquente l'École des Beaux-Arts où il remporte un premier prix de peinture du Conseil des Arts, en 1899⁶⁰. Il songe à une carrière comme peintre, mais il n'y a point d'avenir dans ce métier au Québec même avec tous les talents du monde. D'ailleurs, son premier travail est de peindre des fresques pour la cathédrale St-Jean au Nouveau-Brunswick, mais son contrat tenait plus à la vocation bénévole et à moins de se délecter en mangeant du pain noir rassis, ce n'était pas une voie à suivre.

Selon ses dires, rien ne le prédestinait à devenir le premier caricaturiste du Québec à sévir dans la grande presse de langue française : « Je dois dire que je suis venu à ce métier un peu à mon insu. Je ne pense pas que rien dans ma jeunesse ne m'ait spécialement préparé à la vocation de caricaturiste⁶¹. » On peut tout de même imaginer que les journaux satiriques de la fin du 19^e siècle qui florissaient à l'époque, au Québec de même qu'aux États-Unis, en France et en Grande-Bretagne, l'aient influencé et inspiré comme artiste dessinateur et humoriste. Il a d'ailleurs connu *Le Canard* d'Hector Berthelot, personnalité très populaire. Son écrivain humoriste préféré demeurait Alphonse Daudet « pour le cœur et le sentiment humain⁶². » Il appréciait aussi beaucoup Anatole France de même que les caricaturistes Ulric Lamarche et Paul Leduc. À Albert Laberge, il dira : « J'ai gagné ma vie, largement gagné ma vie comme caricaturiste, mais de cœur, d'esprit et par mes aptitudes, je suis peintre. En réalité, je suis un artiste et non un caricaturiste. Mais si j'avais suivi ma vocation de peintre, j'aurais crevé de faim⁶³. » Il fera donc ses bagages pour aller là où tous les rêves et ambitions semblaient permis : aux États-Unis.

Début comme dessinateur professionnel

Arrivé chez l'oncle Sam en 1900, il poursuit ses études à l'École d'Art de Boston, bien qu'il préférât assister aux matchs de football. D'ailleurs, il illustrera les matchs de hockey ou encore des matchs de boxe dans *La Presse* avec beaucoup de gouaillerie. Il est engagé au *Boston Post* où il dessine et rédige le *comic strip* « The Education of Annie ». Il peint également les fresques de l'opéra de Boston, malheureusement sans trace à la suite d'un incendie en 1902.

⁶⁰ « Au centre social les caricatures d'Albéric Bourgeois », *La Presse*, samedi 14 mars 1964.

⁶¹ *La Presse*, 19 janvier 1963.

⁶² Albert Laberge, *Peintres et écrivains d'hier à aujourd'hui*, Montréal, édition privée, 1938, p.65. Publication numérisée par la BANQ : <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2754525?docref=DqStUIJS3JaZAQz3RXBqOg&docse archtext=Peintres%20et%20%C3%A9crivains%20d%E2%80%99aujourd%E2%80%99hui>

⁶³ Albert Laberge, p.64.



La Presse, 5 février 1920

Il s'en fallut de peu que Bourgeois ne devienne un cartoonist américain. Il aurait pu sans aucun doute y connaître une carrière florissante, considérant l'importance que prenaient la caricature et la bande dessinée aux États-Unis. En 1938, il prétend même que s'il était resté chez l'oncle Sam, il serait riche et retiré d'affaires⁶⁴. Nous savons en tout cas que ce n'est pas la modestie ou le manque de confiance qui nous l'ont ramené aux pays. Il fallait compter sur le pouvoir de persuasion d'Israël Tarte, homme politique influent et directeur de *La Patrie*, quotidien montréalais populaire à tendance libérale. Selon Laberge, le grand patron lui aurait offert un salaire alléchant. Il y a aussi que le décès de son frère et l'entrée en religion de sa sœur laissaient seuls ses vieux parents. Bourgeois accepte donc la proposition de Tarte et revient à Montréal, en 1904.

⁶⁴ Laberge, p.64.



La Presse, 2 mars 1920

Bourgeois à *La Patrie*

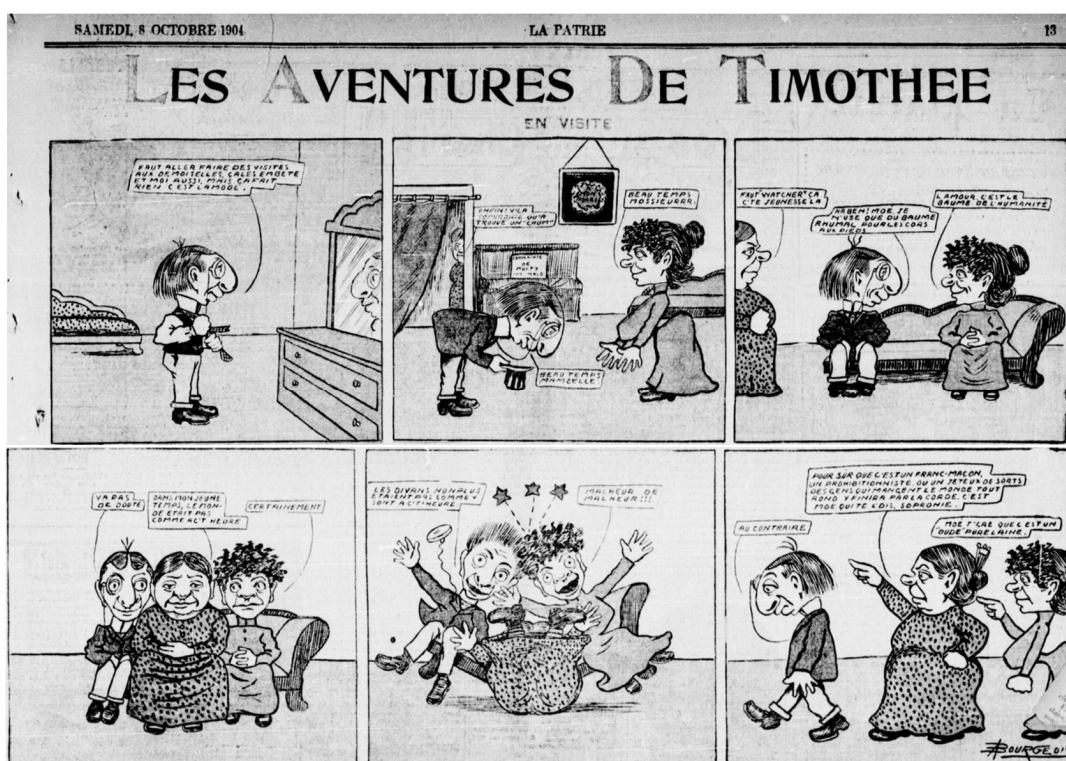
En janvier 1904, Bourgeois crée la bande dessinée *Les aventures de Timothée*, un dandy au nez proéminent qui à l'heur de se mettre les pieds dans les plats, terminant sa mésaventure toujours par un « Au contraire! » afin de souligner son opposition et l'injustice qu'il subit malgré lui. Il devient ainsi l'auteur de la première bande dessinée en langue française. Mira Falardeau en fait une description fort juste : « Il sait plaire aux dames, se déplace en glissant de profil comme une scène de marionnettes [...]. Il incarne celui que tous les hommes aimeraient être, celui que toutes les femmes rêvent de rencontrer. L'énergie qu'il met pour bien paraître se retourne contre lui et l'édifice s'écroule⁶⁵. » Le succès est tel que le journal organise un concours pour gagner un jeu sous une forme de puzzle à l'effigie du burlesque personnage.

⁶⁵ Mira Falardeau, *Histoire de la bande dessinée au Québec*, Montréal, VLB éditeurs, 2008, p. 37.

Bourgeois dira: « Le personnage de Timothée existait réellement. Je l'ai pris dans la vie. Je le connaissais de vue, le rencontrant souvent dans la rue. Toujours, il était mis avec une élégance exagérée. »⁶⁶

Dans sa biographie sur Bourgeois, Léon Robidoux affirme étrangement que Bourgeois signe dans la même page que Timothée la bande dessinée *La famille Citrouillard*⁶⁷, tout en admettant qu'il s'agisse d'une création de René-Charles Béliveau, quoiqu'en caractère minuscule sous un exemple d'une bande dessinée des *Citrouillard* signée justement R. Béliveau. J'ai épluché l'année 1904 ainsi que les mois de février et mars 1905 et toutes les histoires portent la signature de Béliveau et on reconnaît sans mal son trait distinctif. L'œuvre de Bourgeois est déjà assez colossale comme ça, pourquoi donc lui inventer une création?

Lorsque Bourgeois quitte *La Patrie* l'année suivante, ses personnages seront repris par d'autres artistes, Théodore Busnel et Arthur Lemay, les créations appartenant au journal et non à ses auteurs. Seulement, Busnel souffre de la tuberculose et est souvent cloué au lit. Par pur esprit de solidarité, Bourgeois dessinera pour lui quelques aventures de Timothée. Cette généreuse collaboration témoigne de la personnalité de Bourgeois. Comme l'écrivait son ami Albert Laberge, « Bourgeois n'a pas seulement du jugement, du bon sens, de l'humour. Il a aussi du cœur; il est franchement humain⁶⁸. » Il le décrit également comme étant « toujours gai, de bonne humeur, toujours cordial, toujours jeune. »



⁶⁶ Laberge, p.64

⁶⁷ Si Timothée est un homme de la ville, les Citrouillard est une famille composée de paysans dont le jugement et le bon sens sont confrontés à des situations farfelues particulièrement lorsqu'elle met le pied à Montréal, thème récurrent de l'habitant qui perd complètement ses repères en ville à une époque d'exode rural massif.

⁶⁸ Laberge, p.62.

OU EST TIMOTHÉE



Vous découperez toutes les pièces rouges, vous assemblerez les morceaux de façon à reconstituer Timothée ; vous les collerez alors sur une feuille de papier blanc au bas de laquelle, vous écrirez votre nom et votre adresse.

Vous mettrez le tout sous enveloppe, et vous adresserez : "Madeleine", "La Patrie", Montréal, " et dans un coin de l'enveloppe, vous inscrirez "Timothée." Tous les enfants qui auront trouvé le casse-tête, concourront à de beaux prix que le hasard se chargera de décerner. Toutes les reconstructions exactes de Timothée seront numérotées par moi, et remises à M. Sauvé, secrétaire de la rédaction ; le Rédacteur, M. Robillard, sera prié de choisir 13 numéros gagnants auxquels les prix suivants seront distribués :

Ces numéros choisis par M. le Rédacteur, M. Sauvé consultera les copies que je lui aurai confiées et proclamera les noms des vainqueurs.

Dès lundi, les heureux gagnants habitant la ville pourront se présenter à nos bureaux pour réclamer leurs prix. Les personnes de la campagne que le hasard aura favorisées, recevront leurs primes par express.

* * *

Liste des prix :

1er prix — Set en argent pour enfant, anneau, gobelet, cuillère, couteau et fourchette.

2e prix — Crucifix en nickel avec calvaire.

3e prix — Jeu de croquet.

4e et 5e prix — Magnifique boîte de papier à lettre.

6e et 7e prix — Jeux de loto.

8e, 9e, 10 et 11e prix — Boîtes de bloc en couleur.

12e et 13e prix — Deux boîtes de parfumerie.

14e et 15e prix — Deux grosses balles pour enfant.

16e prix — Porte-allumettes double en bois de fantaisie.

17e, 18e, 19e et 20e prix — Statuettes décorées en couleur.

Toutes les réponses devront être adressées pour "jeudi", au plus tard

Ses personnages à *La Presse*

Bourgeois a certainement contribué à faire de *La Presse* le quotidien francophone d'Amérique au plus fort tirage. Il fait ses débuts en mars 1905, créant de nouveaux personnages, notamment *Zidore*, un arnaqueur « chômeur de son métier, c'est l'homme typique de la rue, qui cherche toujours une bonne occasion gratis. *Zidore* a bon cœur alors que *Timothée* est affreusement égoïste⁶⁹. » Bourgeois invente également « le premier héros enfantin de la BD québécoise, *Toinon*, inspiré directement du *Buster Brown* (1902) de l'Américain Outcault. *Toinon*, l'enfant bourgeois aux quatre cents coups, est vite rejoint par son cousin *Polyte* et la bonne à tout faire *Aglaé*, les parents étant le plus souvent absents de la vie de leurs enfants⁷⁰. »

⁶⁹ Mira Falardeau, *Histoire de la bande dessinée au Québec*, p.37.

⁷⁰ Ibid.

ZIDORE TROUVE UNE POSITION LUCRATIVE



TOINON REÇOIT LE BEAU DE SA GRANDE SOEUR



Baptiste et Catherine Ladébauche

Mais ce qui contribuera le plus à sa renommée, hormis ses caricatures qui font mouche, est sa reprise du personnage de Ladébauche. À son arrivée au journal *La Presse*, il est dessiné par Joseph Charlebois sous la forme d'histoire en image. Bourgeois saura en faire une figure identitaire très populaire et emblématique, à un niveau incomparable jusqu'à aujourd'hui en renouvelant le personnage. Par exemple en lui adjoignant une épouse, Catherine, en 1909, et en le faisant voyager à travers le monde où il rencontre des chefs d'État à qui il se permet de prodiguer des conseils de gros bon sens. « À ma connaissance, aucun personnage n'a connu une telle durée ou une telle polyvalence⁷¹ », souligne avec justesse Lucie Robert. Baptiste deviendra l'alter ego de Bourgeois, la personnalité de Ladébauche se profilant sur celle d'Albéric Bourgeois satiriste. « L'artiste met en scène son personnage qui mime et reprend les stratégies du caricaturiste de manière à proposer un regard critique sur cette activité bien spécifique qui consiste à commenter les humeurs et travers de la collectivité⁷². »

L'archétype du Canadien français prend différentes formes sous la plume joyeuse de Bourgeois : histoire en image, bande dessinée, caricature, chronique illustrée, comédie musicale au théâtre Saint-Denis (1926), chanson satirique, monologue enregistré et publié en microsillon, feuilleton pour la radio sous les noms de *Joson et Josette* durant une dizaine d'années à partir de 1932. À l'intérieur du journal, Ladébauche paraît dans une page hebdomadaire intitulée *En Roulant ma boule* sous différents sous-titres au cours des années, notamment *Les voyages de Ladébauche*, *La balade de Baptiste et Catherine autour du monde*, *Les mémoires de Ladébauche* et *causette hebdomadaire de Baptiste et Catherine pour les enfants au dessus (sic) de 21 ans* incluant une citation de l'écrivain Jean Richépin : « la gauloiserie, la bonne franquette et un style de manches de chemises n'ont jamais dépravé personne », soulignant par là le caractère foncièrement populaire des chroniques de Baptiste Ladébauche.

Le Baptiste de Bourgeois se rapproche du conteur Jos Violon de Louis Fréchette et illustré par Henri Julien à qui il emprunte le langage populaire pittoresque, imagé et fantaisiste avec ses déformations langagières, ses anglicismes, ses parodies linguistiques et ses jurons originaux, de même que l'esthétique avec sa barbichette pointue, sa tuque canadienne et sa pipe. Selon Robidoux, « c'était le bon vivant, le ratoureux, le joueur de tours et le vilipendeur de toutes les aberrations de la société [...] Baptiste représentait la vengeance du misérable vis-à-vis des grands pouvoirs [...] La communication s'établissait dans tous les sens, faisant de Baptiste un personnage éminemment sympathique auquel on s'identifiait⁷³. » Baptiste Ladébauche est le campagnard débarqué récemment en ville comme bon nombre de Québécois qui quittent la campagne pour trouver du boulot en ville ou en Nouvelle-Angleterre. Il circule d'ailleurs d'un lieu à l'autre comme s'il passait ses étés à la campagne. Il conserve le côté éditorialiste du Ladébauche original de Berthelot, mais en moins vindicatif.

⁷¹ Lucie Robert, « Ladébauche et les enjeux actuels de la satire et de la caricature », dans *Quand la caricature sort du journal, Baptiste Ladébauche 1878-1957*, collectif dirigé par Micheline Cambron et Dominic Hardy avec la collaboration de Nancy Perron, Montréal, Fides, 2015, p.277.

⁷² Lucien Lacroix, « Baptiste Ladébauche alias Albéric Bourgeois », dans *Quand la caricature sort du journal, Baptiste Ladébauche 1878-1957*, collectif dirigé par Micheline Cambron et Dominic Hardy avec la collaboration de Nancy Perron, Montréal, Fides, 2015, p.134

⁷³ Robidoux, p.173.

Sa philosophie est plutôt résignée, fataliste, à l'image peut-être de la mentalité canadienne-française de l'époque. « Il se console de ses ennuis en se disant qu'ils font partie de l'existence comme les chardons et les puces qui sont dans la nature, que les tracasseries sont l'un des ingrédients dont se compose la vie, qu'ils sont inévitables, qu'il faut les accepter et se soumettre⁷⁴. » Il est celui qui a tout vu et est revenu de tout, incarnant par là une sagesse de vieux renard. Il convient toutefois de mentionner qu'il s'agit ici de caricature, d'humour et d'ironie et qu'une double lecture doit souvent s'imposer lorsqu'il faut interpréter son discours. Ce qui ne l'empêche pas de dire ce qu'il pense avec justesse, ayant plus de jugement et de bons sens que la plupart des parlementaires ou des chefs d'états à qui il fait la leçon, notamment le Tsar Nicolas II ou encore le prince Guillaume II de l'Allemagne.

Par exemple, il discute avec le roi Edouard qui se plaint justement du chef d'État allemand :

- Tiens dans le moment, il y a un nommé Guillaume, je ne sais pas si tu le connais, il demeure de l'autre côté de la rivière, à Berlin. N'es-tu pas fatigué de ce gars-là, toi? que je disais à Loubret⁷⁵ dernièrement.
- Cristi! Ça serait t'y pas le petit Guillaume au père Joson de par chez nous qui serait rendu là? C'était le gars le plus batailleur du village.
- Non, ce n'est pas celui-là, c'est un autre, mais ça fait rien. Je te disais donc mon cher Ladébauche, que le Guillaume en question passe son temps à embêter les gens.
- C'est un badreux⁷⁶?
- Tu l'as dit, c'est un badreux. J'avais manigancé une combinaison qui devait l'ôter de dedans mon chemin. Je voulais lui faire flanquer une ronde par les Français, tu comprends, j'en aurais été débarrassé sans que cela ne me coûte autre chose que des conseils. Mais l'affaire a raté et je l'ai encore sur les bras.
- Ben, si c'est comme ça, je vais aller le voir moi, et pis je m'en vais y conter ça sur le long et sur le large⁷⁷.

Ce que Ladébauche fera en allant à la rencontre de Guillaume, la chronique portant le titre *Herr Von Ladébaucheffen chez Dillaume*, une parodie linguistique dont use abondamment Bourgeois. « Voyons, monsieur Dillaume, à quoi ça sert de toujours vouloir faire la chicane? Vous vous ferez faire mal, pis c'est tout ce que vous aurez; ça endommagerait votre beauté, si vous attrapiez (*sic*) des black eyes, vous aimeriez pas ça, pas vrai? Moi, à votre place, je me contenterais de m'amuser à jouer avec mes soldats, comme un bon petit garçon, plutôt que de toujours vouloir engueuler les autres, ils finiront pas se fâcher, vous le savez, pis vous le regretterez » Lorsque l'on sait que la guerre mondiale sera déclenchée sept ans plus tard avec la défaite de l'Allemagne, les sermones de Ladébauche sonnent étrangement prophétiques, bien que toutes les puissances coloniales cherchassent aussi la chicane!

Imaginez comment les Québécois de l'époque, en majorité d'origine modeste, des travailleurs salariés ou des paysans pauvres, devaient se bidonner à voir ce personnage issu des classes populaires rencontrer les puissants, leur faire la leçon ou être si familier, s'adressant même à eux en langue *canayenne*. Ladébauche ne possède pas d'armée ni ne gouverne un pays ou l'économie. Son pouvoir est celui de la langue avec ses blagues ses astuces et nul doute qu'il représentait un véritable héros aux yeux des gagne-petit qui se sentaient impuissants

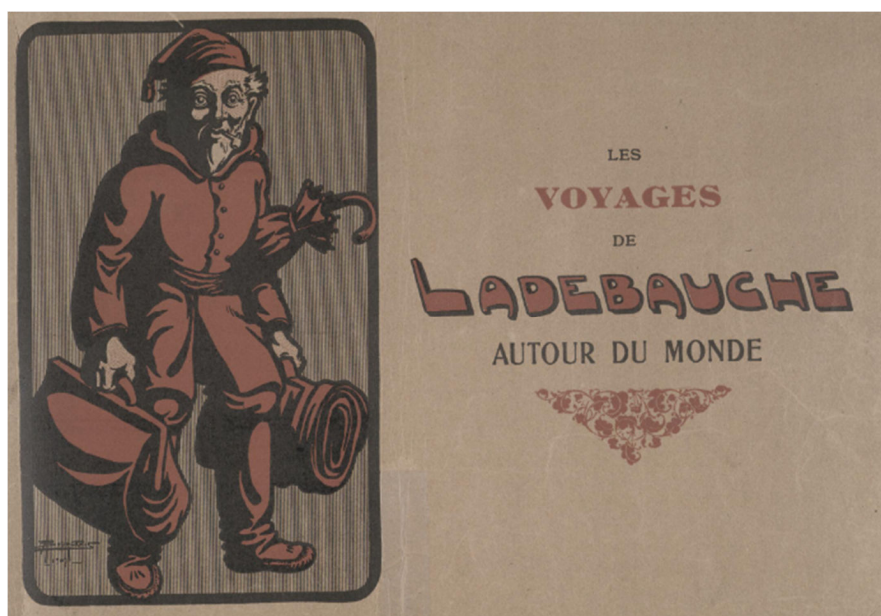
⁷⁴ Albert Laberge, p. 62.

⁷⁵ Émile Loubret, président de la France

⁷⁶ Terme vieilli désignant une personne importune, qui dérange.

⁷⁷ Albéric Bourgeois, *Les voyages de Ladébauche autour du monde*, Montréal, A. et N. Pelletier, 1907, <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/4818300>

face aux jeux de la politique. Il est permis de croire qu'il procurait aux Canadiens français une façon de s'évader de leur situation d'infériorité et un sentiment momentané d'être plus grands que nature. Mais si le rire de Ladébauche est dirigé contre les puissants de ce monde, il n'épargne pas non plus ses compatriotes.



En lui inventant une partenaire, Catherine, Baptiste Ladébauche entrait dans les chaumières des Canadiens et traitait d'à peu près tous les sujets d'actualité. Si au cours des premières années, Catherine apparaît comme son faire-valoir et correspond à l'image de la femme au foyer, Bourgeois la fait dûment évoluer au point où elle devient le pendant féminin de Baptiste. Ce qui se traduit également dans la figure de Catherine, très semblable à celle de Baptiste, donnant l'impression qu'ils sont frère et sœur. Ils partagent des comportements communs, étant par exemple à la fois lucides et extravagants. Baptiste n'a pas le monopole de la sagesse et du gros bon sens. « Elle n'est pas exclusivement perçue comme la simple compagne de Baptiste : elle est un personnage à part entière⁷⁸. » C'est une « femme à la fois conservatrice et moderne, rationnelle et extravagante⁷⁹. » À la veille des élections municipales, la conversation entre les deux personnages constitue un bon exemple⁸⁰. Catherine expose son opinion, taquine son homme qui réplique, la traite en égal même si les femmes n'ont pas le droit de vote et lui donne parfois raison : « Bondance. Catherine, j'avais pas pensé à ça. Pétard de Sorel! T'as raison comme un seul homme. »

En voici un extrait :

- Tout de même Baptiste, dans tout ça, il y a une chose qui m'embrouille.
- T'es bien chanceuse s'il y en a rien qu'une.
- C'est-il que tous les paroissiens qui se présentent c'est pas les chars, ou bien c'est-il tous des bonguïennes de menteurs?

⁷⁸ Julie-Anne godin-Laverdière, « Qui est Catherine Ladébauche? », dans *Quand la caricature sort du journal, Baptiste Ladébauche 1878-1957*, collectif dirigé par Micheline Cambron et Dominic Hardy avec la collaboration de Nancy Perron, Montréal, Fides, 2015, p.113

⁷⁹ Laverdière, p.114

⁸⁰ *La Presse*, 12 décembre 1936, p.54

Tout comme son époux, Catherine a le sens de la réplique et n'en manque pas une, alors qu'il lui parle de paroissiens des vieux pays qui sont des « spirites » :

- Des gens qui vendent de la boisson?
- Pas une miette. Des spirites sont des gens qui parlent aux esprits des défunts. Crois-tu ça, toi, Catherine?
- Ouais! Les gens ont si peu d'esprit de leur vivant qu'il ne doit pas leur en rester épais quand ils sont morts⁸¹. »

À maintes reprises, Catherine transcende les attributs de gardienne du foyer, d'ange de la maison et il arrive à Baptiste de laver la vaisselle ou d'avoir la tête dans les fourneaux. On peut y percevoir une conception égalitaire et libérale de Bourgeois concernant la place des femmes dans la société. Cette illustration du couple avec les tâches domestiques partagées tranche avec le discours ambiant dans le Québec catholique de l'époque. Bourgeois recourt ainsi au procédé carnavalesque de renversement des rôles qui ne manquait sûrement pas de faire rire les lecteurs et les lectrices.



Toutefois, Baptiste affiche également son conservatisme, associé à la valorisation du passé. « C'est en puisant dans leur expérience respective que le couple Bourgeois/Ladébauche peut ainsi dénigrer les comportements de ses contemporains et situer ses interventions dans l'univers de la satire⁸². » Selon Lacroix, c'est « en s'appuyant sur le passé que Bourgeois/Ladébauche peut construire [...] une métafiction historique, concept qui permet de qualifier le travail de notre satiriste qui s'inspire du passé à la fois historique et métaphictif⁸³. » Selon Luc Bellemare, « le personnage de Baptiste Ladébauche demeure indéniablement

⁸¹ *La Presse*, 7 février 1920.

⁸² Laurier Lacroix, p.140

⁸³ Lacroix, p.148

enraciné dans des représentations du folklore canadien-français⁸⁴. » Le folklore soutenait les valeurs du passé canadien, la foi catholique et la langue française.

Bourgeois demeure toutefois discret par rapport à la foi et à la religion catholique. Certes, le regard qu'il porte vers le passé est parfois biaisé, mais ses contrevérités et ses antiphrases dénonçant les conduites déraisonnables de ses contemporains n'en sont pas moins pertinentes. Je n'ai pas encore lu la totalité des chroniques « En Roulant ma boule », plus de 3000, mais jusqu'à maintenant, je n'en ai lu aucune où il oppose ville et campagne afin de faire l'apologie du monde rural pour mieux dénigrer celui de la ville, une des facettes fondamentales du discours nationaliste de la survivance. Évidemment, mon propos reste encore dans l'ordre de l'hypothèse et le rapport entre tradition et modernité dans l'œuvre de Bourgeois demeure à explorer. Sa comparaison avec le passé m'apparaît surtout comme une façon de mieux ressortir les travers de la modernité qui s'impose sans demander le consentement au « trop plein de notre vie économique [...] qui sont de trop dans notre société jazeuse » comme le constate Baptiste à Catherine dans « Le défunt père Noël.⁸⁵ » Il croise celui-ci qui attend en file pour avoir de la soupe populaire. « Dans not'temps, un bon berlot, une paire de rennes, une pochetée de poupées et de polichinelles et quelques bâtons de sucre c'était tout ce qu'il fallait à un Santa Claus pour faire sa *run*. [...] Aujourd'hui, j'te mens pas, la profession de Santa Claus est quasiment aussi encombrée que le métier d'avocat [...]. Ma grande conscience, j'crois que les Santa Claus se font à la machine, en série, comme la soupe aux pois en conserve. » Cette critique de l'utilisation tous azimuts de la figure du père Noël pour vendre des produits de consommation demeure toujours pertinente aujourd'hui. La fabrique du consommateur pour reprendre le titre de l'excellent essai d'Anthony Galluzzo⁸⁶ est à l'œuvre et n'échappe pas à la sagesse de Baptiste qui aime bien châtier les modes et nouvelles tendances. Lors de la crise économique des années trente, Bourgeois met en cause l'idée du progrès lié à la modernité, à l'effacement des traditions, aux changements provoqués par l'industrialisation qui à une époque où « les politiciens ont pris la place des feux follets et des loups-garous » font figure de rouleau compresseur.

Dans un récit où Baptiste rencontre le chef Stadacona en rêve, Bourgeois oppose le passé lié au mode de vie et aux coutumes des autochtones avec la civilisation occidentale. Il nous semble évident que l'artiste ait lu les récits de voyages du baron de Lahontan. L'échange avec Stadacona oppose la liberté et l'égalité de son peuple avec l'injustice engendrée par le capitalisme et la propriété privée. Le ton de Baptiste est toujours résigné, mais la charge ironique est sans équivoque contre l'absurdité d'un système qui broie les plus vulnérables : « J'ai donc offert un siège à mon sauvage, ainsi qu'une pipe de tabac.

- Pourrais-tu me dire, interroge le défunt Stadacona, qu'est-ce que c'est que ces petites planches qu'on voit accrochées aux portes des wigwams, depuis quelque temps?
- Ça, que je réplique, ce sont des affiches de « maison à louer ».
- Qu'est-ce que c'est que ça? Dans mon temps on ne chassait pas ce gibier-là.
- Ben, mon vieux sauvage, je te persuade une chose, c'est qu'on le chasse en bibitte aujourd'hui, ce gibier-là.
- On avait pas ça dans ma bourgade.
- Je te crois. C'est un produit de la civilisation.

⁸⁴ Luc Bellemare, « Baptiste Ladébauche, du folklore au cabaret » », dans *Quand la caricature sort du journal, Baptiste Ladébauche*, p.196.

⁸⁵ *La Presse* du 19 décembre 1936, p.30

⁸⁶ Voir Anthony Galluzzo, *La Fabrique du consommateur*, Paris, La Découverte, 2023, 267p.

- Que le Visage Pâle explique la chose à son frère, le grand chef.
- Eh, bien, illustre grand chef, sache que dans la tribu des Visages Pâles, il y en a qui ont des wigwams pour élever leurs punaises et d'autres qui n'en ont pas.
- Whoa! Chez les Peaux-Rouges, chaque guerrier a son wigwam pour s'abriter avec sa squaw et ses papooses.
- On ne parle pas de vous autres : vous êtes des sauvages. Je te disais donc que ceux qui ont des wigwams exploitent ceux qui n'en ont pas. Ils leur demandent la bourse ou la vie, et les pauvres exploités se trainent d'affiche en affiche à la recherche d'une âme généreuse qui voudra bien leur permettre d'abriter leurs punaises et leurs coquerelles et leur laisser un peu d'argent pour manger.
- Ladébauche, c'est mal de se payer ainsi la tête du grand chef.
- On voit bien que mon frère Peau Rouge a quitté la paroisse depuis longtemps. Il ne connaît pas le tabac, comme on dit. Il y a plus de demandes que de boîtes à punaises, voilà tout. Le type qui possède un wigwam sait bien que celui qui n'en a pas ne peut guère se loger à l'hôtel de la Belle Etoile, à cause du système de chauffage qui laisse à désirer en hiver, alors il le prend à la gorge et lui dit : « Mon vieux, c'est à prendre ou à laisser; vide tes poches ou couche dehors. » Et le pauvre diable qui ne peut donner plus que ce qu'il a dans sa poche, comme de raison, s'en va. S'il y avait plus de wigwams que de demandes, c'est le proprio qui se ferait exploiter à son tour. C'est pas plus malin que ça.
- Je comprends, ils sont tous sur le sentier de la guerre, les uns contre les autres.
- Mon frère, le grand chef, est dans le blé d'Inde. Ils n'ont pas déterré la hache de guerre.
- Le grand chef Stadacona est complètement embrouillé. Alors, s'ils ne sont pas sur le sentier de la guerre, pourquoi cherchent-ils à se faire mal? C'est donc tous des enragés?
- Pas une miette! C'est la société...c'est la civilisation...c'est le « business ».
- Nous-autres, les Sauvages, avant que les Visages Pâles s'amènent sur nos terres de chasse, quand la hache de guerre était enterrée on ne cherchait pas à se maltraiter. Les Visages Pâles sont venus; ils nous ont dit que nous étions des barbares, et nous ont imposé leur civilisation, faite de l'amour du prochain et de toutes les vertus. Ils nous parlaient de leur Grand Manitou qui leur ordonnait d'être bon et de mépriser le vil métal, et qui leur défendait de voler et de spéculer sur la misère. Les Visages Pâles ont-ils donc changé de Manitou?
- Leur Manitou! Misère à poil! Le Manitou de leur cœur c'est le Veau d'Or! Celui-là ils l'adorent à plat-ventre.
- Sais-tu, Ladébauche, que les Visages Pâles sont des fameux menteurs, quand ils criaient à tue-tête, en nous vendant leur whiskey, qu'ils s'en venaient répandre la civilisation sur nos terres de chasse. Leur eau de feu était bonne mais leur civilisation, c'est pas les chars. La nôtre était peut-être moins fionnée, mais je crois qu'elle valait mieux. Nous-autres les enfants des bois, nous errions librement dans nos immenses terres de chasse : jamais de clôture, jamais d'entraves; le Peau-Rouge plantait son wigwam là où ça faisait son affaire et vivait heureux. Les Visages Pâles sont venus. Ils ont divisé nos terres de chasse de mes aïeux en lots à bâtir et ceux qui avaient le plus de ces petites pièces jaunes, après lesquelles vous courez tous, s'en sont emparés et les autres se fouillent. Là où le Huron ou l'Iroquois plantait sa tente en toute liberté, ça coûte aujourd'hui « \$100.00 par mois à part les taxes, pour une petite boîte à punaises grande comme la main. Tu appelles ça une amélioration, toi, Ladébauche? Votre civilisation c'est rien qu'un tas de clôtures et de restrictions de toutes sortes à l'ombre desquelles vous vous exploitez les uns les autres. Et quand je

pense qu'on a été assez bêtes de vous prendre au sérieux et de boire vos belles paroles avec votre eau de feu.

- Aië Aië! là! le grand chef! m'as dire comme on dit, si tu es revenu sur la terre rien que pour nous dire des bêtises, c'était pas la peine de te déranger; on a des gens exprès pour cette « job » là dans la paroisse. Écoute mon vieux, j'aime autant te le dire tout de suite, si tu fais le bec fin sur notre civilisation c'est parce que tu n'en connais pas le truc. J'te l'envoie pas dire, hein? Eh, bien, c'est comme ça. Je n'ai pas besoin de te parler de la supériorité des gaz asphyxiants sur le tomahawk. Ça, c'est une chose connue et réglée. Je n'insisterai pas, non plus, sur la supériorité de l'accordéon sur le plat à vaisselle. Tu es assez fin pour avoir remarqué ça tout de suite, mais tu n'as pas l'air de comprendre combien on a amélioré les mœurs. Ça c'est trop fort pour ta vache. Dans ton temps, un grand guerrier c'était un grand guerrier, un voleur c'était un voleur et ainsi de suite. Nous autres on a amélioré tout ça. Aujourd'hui on peut voler et rester honnête homme. Tous les voleurs sont des messieurs du moment que la loi ne les atteint pas. Il n'y a pas que la vue de l'homme aux boutons jaunes qui trouble leur conscience. Dès que les Visages Pâles peuvent opérer sans qu'il s'en mêle, ils ont l'âme en paix. Voilà notre supériorité. Le policeman c'est le baromètre de notre honnêteté. Vous autres, les Sauvages, comment pouviez-vous faire la différence entre un honnête homme et une canaille, puisque vous n'aviez pas de code ni de police?
- Harababaratatatataouinebe! éclate le grand chef Stadacona en disparaissant, mon frère le Visage Pâle a raison, j'avais pas pensé à ça⁸⁷!

Baptiste recourt régulièrement à l'ironie qui se révèle décapante. Les capitalistes, les monopoles, la corruption, la barbarie de la guerre passent dans son moulin à paroles et en ressortent hachés menus. Par exemple, Baptiste croise Tanisse Frisepoulet qui se plaint de la commission pour contrôler le prix des vivres, nommée par le gouvernement. La figure de Tanisse évoque l'image du capitaliste de l'époque avec son embonpoint, son smoking et son cigare. Aujourd'hui, il serait plutôt svelte, le visage botoxé, portant des vêtements décontractés et chaussant des tennis. Autre temps, autres mœurs, mais la racaille reste la même. Face à Tanisse, Baptiste ne semble pas à première vue le contredire comme si les propos de son interlocuteur suffisent à révéler sa cupidité et son égoïsme, mais ses répliques sont des antiphrases sans que l'autre s'en rende compte et il termine le dialogue dégoûté.

Voici un extrait tiré de *La Presse* du 9 septembre 1939 qui commence avec Tanisse :

- Il y a des gens égoïstes dans le monde, ça pense rien qu'à eux-mêmes. Ça regarde pas à l'argent que ça peut faire dépenser.
- C'est effrayant comme il y a du monde sans cœur.
- Heureusement que j'ai une chance de me dédommager. Imagine-toi que je dois cent piastres à un Français qui est parti pour la guerre. Tet' ben qu'il va se faire tuer. Eh! eh! ça fera toujours ça de gagné. Mais ça compense pas pour tous les tracas que la guerre me cause. Oui, j'te cacherais pas que ça me fatigue; on entend parler rien que de ça et ça m'agace, il court des bruits de bombardements et ça m'empêche de dormir. Si les gens qui font les guerres se doutaient de tout le trouble qu'ils causent au monde paisible, il me semble qu'ils réfléchiraient avant de commencer.
- Malheureusement, ils n'ont pas l'air de s'en douter.
- C'est pas encore ça, mon pauvre Baptiste, mais sais-tu que ça fait du tort à mes affaires.

⁸⁷ *La Presse*, 7 février 1920, p.8.

- C'est épouvantable!
- Si ça continue, qu'est-ce qu'on va devenir, nous autres, les profiteurs?
- Rien que d'y penser, je me sens souleur⁸⁸.
- On va être obligé de manger notre argent.
- C'est abominable, mais les autres qui ne sont ni profiteurs ni rentiers et qui n'ont pas d'argent à manger, qu'est-ce qu'ils vont devenir ceux-là?
- Ceux-là, c'est bien court, ils n'ont qu'à s'enrôler.
- T'as bien raison, ça fera pas de tort à leurs bedide pizinisse⁸⁹.
- Penses-tu que ça va durer aussi longtemps que l'autre, c'te guerre-là, toi, Baptiste?
- Ça, j'en sais rien. Ça peut durer aussi longtemps que la défunte dernière guerre.
- Si au moins le gouvernement nous donnait une p'tite chance de faire monter les pétaques⁹⁰, moi qui en a justement acheté un char quand j'ai vu ce qui s'en venait.
- Tu aurais mieux fait d'acheter un voyage de foin.
- Tu penses?
- Tu aurais toujours pu le manger.

Tanisse poursuit sa plainte et malgré les observations de Baptiste concernant les villages détruits, les familles séparées, les pauvres fuyant la destruction et l'invasion allemande, les morts et les orphelins, Tanisse n'en démord pas : « c'est bien triste, mais c'est-y une raison pour m'empêcher de profiter d'une bonne occasion? [...] qu'est-ce que c'est comparé à la cruauté du gouvernement qui veut empêcher un honnête profiteur de faire monter les prix? »



⁸⁸ Terme archaïque désignant une frayeur inattendue et subite.

⁸⁹ Le langage de Baptiste échappe parfois à ma compréhension! Merci à Mira Falardeau qui a généreusement révisé mon texte. Elle a trouvé la signification en lisant à voix haute : « petite business ».

⁹⁰ Patates

Le personnage de Ladébauche sera abandonné peu après la retraite de Bourgeois, en 1954. Il faut dire que cette figure identitaire l'était sans doute de moins en moins. Il n'a pas évolué au même titre que la société québécoise. Le personnage est figé dans le temps, immobile, même si son discours commente l'actualité. D'ailleurs, son illustration de Baptiste qui mentionne à Catherine « Le folklore, c'est nous-autres », le 24 juin 1950, est évocatrice. Comme si Bourgeois avait lui-même conscience que son personnage avait vieilli au point de faire désormais partie non seulement du passé, mais du folklore, alors célébré lors d'une procession à l'occasion de la fête nationale. À la suite de Ladébauche, on peut bien relever quelques personnages qui contiennent une dimension identitaire comme celui de l'ouvrier d'Yvon Deschamps, mais rien ne sera comparable. La disparition même de Ladébauche traduit les transformations du Québec devenu urbain, moderne, de plus en plus ouvert au monde. Les brèches lumineuses de Ladébauche ont participé à fissurer le mur de la noirceur et son successeur comme caricaturiste, Robert Lapalme, s'apprête à le faire tomber.



L'AUTEUR

Robert Aird est diplômé en histoire à l'UQAM. Il est l'historien de l'humour au Québec. Il enseigne l'histoire du comique à l'École nationale de l'humour et est membre de l'Observatoire de l'humour.